

TOUS LES 5 JOURS.

**HUIT**  
gravures par mois.

Pour 3 mois :

Paris,	9 »
Départ.,	9 50
Etranger,	10 »

avec une Couverture  
50 c. en plus.**AU BUREAU,**Boulev. des Italiens,  
n° 2,ET CHEZ LES DIRECTEURS  
DE POSTES.Les lettres et envois  
d'argent doivent  
être affranchis.

# PETIT COURRIER DES DAMES,

## JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### Modès.

Le bal de la cour a été, cette semaine, un brillant présage pour les plaisirs de l'hiver; il y avait foule de femmes présentées et invitées, et cette foule était telle, que tous les salons étaient encombrés; que toutes les toilettes étaient confondues; que tous les rangs, les titres, les dignités, s'entremêlaient sous des flots de fleurs, de femmes, de lumière et de parfums, qui avaient transformé le château royal en un palais de féeries: si dans toute cette tourmente de luxe et de plaisir, il se trouvait un reproche à faire, c'est qu'elle était par trop nombreuse; c'est que les parures perdaient de leur éclat par leur profusion. Même au milieu de tout ce conflit de grandes toilettes, nous citerons celles qu'il nous a été possible de remarquer le plus en détail.

Les princesses Marie et Clémentine portaient des robes en tulle blanc en tunique, c'est-à-dire que sur la première robe de tulle était une seconde robe de tulle beaucoup plus courte et ouverte sur le devant;

des bouquets de géranium rouge étaient attachés au bas de la première robe, de chaque côté du devant, et deux autres bouquets semblables retenant les côtés de la tunique au milieu du jupon; sur la tête une guirlande de géranium.

La reine avait une robe en poulte de soie blanche, dont le devant était brodé en bouquets de couleur, formant tablier et tournant tout autour du jupon; un turban sur la tête.

M<sup>me</sup> Lehon, une robe en tulle de soie blanche, uni; une couronne de diamans sur la tête.

M<sup>me</sup> Sunderland y brillait de tout l'éclat de ses diamans si magnifiques et si élégamment disposés.

Des robes en velours épinglé, rose ou bleu, garnies en point d'Angleterre, formant tablier sur le devant, rabat uni en point tout autour du corsage.

Une robe en tulle blanc sur poulte de soie bleue; au bas du jupon, un haut volant ayant en tête une ruche de rubans de satin bleu, surmontée d'une seconde ruche en tulle bleu; dans l'ourlet du volant, un ruban de satin bleu; de chaque



côté du jupon, un large ruban passé dans deux ouvertures, l'une au-dessus du volant, et l'autre à deux mains plus bas que la taille, relevait le jupon de chaque côté, en formant un nœud dont les bouts flottaient; les petites manches étaient couvertes de trois ruches de rubans, séparées par des ruches en tulle; même garniture autour du petit rabat uni qui retombait autour du corsage. Pour coiffure des bouquets de clochettes bleues et un filet d'or sur le front.

Une robe en tulle blanc, ouverte en tablier et fermée de chaque côté par trois bouquets de chèvre-feuille; au bas, un large ruban de satin blanc passé dans l'ourlet; les manches courtes, à doubles bouffans séparés au milieu par une demi-guirlande de chèvre-feuille; bouquets semblables au milieu des draperies de la poitrine; coiffure en branches de chèvre-feuille, placées de côté et tombant très-bas sur le cou.

Robe en crêpe rose, garnie d'un volant orné par intervalle par des bouquets de roses, dont les branches retombaient très-bas, après avoir relevé le volant en draperies; les petites manches formées en draperies, relevées sur l'épaule par un bouquet de roses; les draperies du corsage étaient retenues par les mêmes roses; au milieu du corsage, encore des roses, et sur la tête deux bouquets de roses, placés de chaque côté du front, et réunis par un filet de diamans.

Une robe en gaze blanche, brochée en soie blanche, garnie d'un volant, au-dessus duquel était placée une rangée de petits pompons en satin blanc qui fixaient une guirlande de fleurs; pompons au corsage autour des manches, etc.

Beaucoup de robes en satin rose et sur tout blanc, la plupart garnies en bouillons de gaze sur les côtés, et formant tablier; ces bouillons sont arrêtés par des fleurs placées de distance en distance.

Des robes en tulle ou crêpe uni, relevées,

de chaque côté du jupon, par une seule rose, roses aux draperies du corsage, et roses dans les cheveux.

Quelques robes en tulle blanc avaient les manches courtes séparées en deux bouillons par un bracelet d'or à fermoir de camée.

Tous les personnages de distinction qui se trouvent à Paris étaient réunis à ce bal, où l'on comptait quatre mille invités. On y remarquait beaucoup d'étrangers, entre autres des Écossais superbement beaux dans leur costume national.

Presque toutes les coiffures très-basses.

Les gants excessivement courts.

Beaucoup de bracelets sur les bras nus.

Les fleurs dominent dans toutes les toilettes des bals de la cour: les tulles, les blondes, les satins les plus beaux, mettent à contribution les bouquets, les guirlandes, les branches fleuries qui tombent de ce prestigieux jardin\* élevé dans la rue Richelieu avec un tel art, un goût si exquis, qu'on vient y puiser les élémens de ces charmantes parures de fête, qui font la réputation des élégantes parisiennes à ces brillantes réunions. Tout est contraste, et pourtant tout est grâce et séduction: ce sont les fleurs de Delisle\*\*, les dentelles de Violard\*\*\*, les turbans de M<sup>me</sup> Dasse\*\*\*\*, les rubans de Chavy\*\*\*\*\*; en voyant tant de diamans et de fleurs on confond dans son admiration les mines du Pérou et les magasins de Chagot.

#### MODES D'HOMMES.

Les couleurs sombres se soutiennent partout, au bal, à la soirée, à la promenade, dans l'appartement même; car les robes de chambre sont toutes d'étoffes noires,

\* Chagot, rue Richelieu, 81.

\*\* Rue Choiseul.

\*\*\* Rue Choiseul, 2.

\*\*\*\* Rue Richelieu, 38.

\*\*\*\*\* Rue Choiseul, 15.



violettes, ou brun foncé, à dessins mats, et à reflets d'or et de pourpre. La vogue qu'ont eue les robes à la *Pétrarque* a assez prouvé que cette innovation de M. HUMANN \* était du meilleur goût et du style à la fois le plus riche et le plus élégant. Un nouveau genre d'habillement, dans lequel M. Humann vient de s'acquérir une célébrité toute nouvelle, est le costume de cour.

Les *habits habillés* (comme le disaient les invitations au dernier bal de la cour) sont en drap, brodés au collet, aux paremens et à la taille, doublés de satin blanc, et bordés de même; les boutons sont larges et fort brillants: il y en a aussi sur les poches des hanches. Quant à la forme de ces habits, elle varie: les uns sont découpés à la française, comme l'indique notre gravure; les autres sont taillés à angle, comme les habits militaire. Nous avons vu dans les ateliers de M. Humann des projets d'habits, qui réunissent à la fois toutes les conditions d'un vêtement gracieux et élégant: ce sont des habits de velours rouge ou violet, brodés d'or sur les poches, sur le collet, les basques, la poitrine et la taille; ils sont doublés de satin, et se rapprochent beaucoup des habits de l'ancienne cour. L'adoption de cette nouveauté serait déjà un grand pas vers cette réaction de costume, que tout le monde demande, mais que personne n'ose entreprendre.

Les culottes sont en casimir blanc, ou en drap de soie, noir; les boucles de culotte et de souliers sont en or ou en argent.

Pour les bals et les soirées, nous le répétons, le noir est en faveur. Les gilets sont noir sur noir; la cravate seule est blanche. Les habits qui ne sont pas noirs portent tous les *boutons à la française*, dont nous avons déjà parlé, comme de l'une des plus jolies innovations de l'hiver; les habits sont doublés de satin, ou de poulx de soie noir; les collets sont en velours.

\* Rue Neuve-des-Petits-Champs, 83.

A la promenade on porte beaucoup de petites redingotes ouatées, à gros boutons de soie ouvragés.

On en voit aussi de fort jolies, garnies, sur les bords seulement, d'astrakans et la poitrine ornée de tresses et de macarons.

Les pantalons à côtes sont tout-à-fait supplantés par ceux en tricot.

Puisque nous en étions tout-à-l'heure sur les habits de cour et sur M. Humann, nous dirons qu'en ce moment il est occupé à composer un nouveau costume pour la chambre des députés: MM. T..... et V..... ont déjà porté deux de ces habits. La culotte a fait place au pantalon, et l'habit française à l'habit-frac.

—La chapellerie, cette importante partie de l'élégance, est aussi en butte à bien des innovations. Les formes de claques et de chapeaux varient à l'infini. Les magasins de M. Gibus \* sont un redoutable arsenal de toutes ces coiffures qui semblent inventées pour faire le tourment des acheteurs, et les embarrasser sur leur choix. Les chapeaux de voyage, les claques de bal, les chapeaux de promenade, les bonnets et les toques, tout ce qu'on peut imaginer d'élégant et de gracieux est accumulé par monceaux dans les magasins de M. Gibus, qui semble avoir voulu faire dire de nouveau le fameux axiome: *Il faut le voir pour le croire!*

## ESQUISSES DE CARNAVAL.

### II.

La nuit avait été froide et brumeuse. Depuis quatre heures du matin, une bise de février poussait une petite pluie fine et froide qui fouettait les maisons de Belleville. L'aube du jour vint cependant faire pâlir l'éclat rougeâtre dont toutes ces fenêtres avaient brillé toute la nuit. Quelques cris dans la rue, une circulation plus active, commencèrent aussi

\* Rue Vivienne, 20.



à couvrir le bruit aigu des orchestres qui gémissaient, depuis la soirée de la veille, des quadrilles et des galops. Des soldats furent échelonnés tout le long de la rue du Faubourg-du-Temple et de Belleville; de nombreux agens de police pénétrèrent dans toutes les maisons. Le jour était tout-à-fait arrivé; le soleil perçait avec peine à travers le brouillard et la pluie qui ne cessait de tomber, alors commença ce spectacle unique au monde entier, *la descente de la Courtille!*

Le tonnerre gronde avec moins de fracas, le torrent débordé descend avec moins de majesté de la cime des Alpes que ces tourbillons tumultueux de figures grotesques! Toutes les fenêtres sont garnies de têtes entassées les unes sur les autres, comme des boulets dans un parc d'artillerie; des cris partent de toutes parts, et mille vociférations répondent à chacune de ces apostrophes. Deux files de voitures s'avancent avec peine à travers ce flot vivant: les chevaux, les équipages, les piétons, hommes, femmes, enfans, vieillards, tout se croise, se heurte, se confond, se renverse dans une boue grasse et, hélas! sanglante en plusieurs endroits. Naples voit s'avancer avec fureur la lave du Vésuve, Paris voit une lave vivante, animée, Paris voit la descente de la Courtille!

Cette tempête dure plusieurs heures; les barrières deviennent des écluses, et le fleuve se précipite dans la ville; il s'y répand, se subdivise en plusieurs ruisseaux, et bientôt tout disparaît; le silence se rétablit, et, si ce n'est de loin en loin quelques masques égarés dans leur ivresse, Paris a repris son aspect habituel, son aspect d'activité, d'industrie, de richesse et de misère.

Au milieu de cette foule, un individu se distinguait des autres par ses cris et la manière dont il rampait, car il ne marchait plus: son costume, personne ne pouvait dire ce qu'il avait été; ce n'était plus que quelques lambeaux couverts de boue.

Cet homme avait le regard immobile, le teint enflammé, et, par un bonheur inexplicable, il était parvenu, au milieu des chevaux et des voitures, jusqu'au milieu du faubourg du Temple: là, il tomba dans la boue; on eut pitié de lui... on le plaça au coin d'une borne sur un tas d'ordures, et on l'abandonna; il s'endormit.

Au bout d'une heure, la foule s'étant écoulée, deux jeunes ouvriers qui passaient dans la rue pour se rendre à leur atelier aperçurent notre héros endormi. Tous deux, mus par un même sentiment de compassion, l'éveillèrent. Bientôt la surprise fit place à la pitié, et ils s'écrièrent à la fois: « Tiens, c'est Pierre! c'est notre pauvre camarade! Que diront sa femme et ses enfans? » Alors ils le prirent chacun par un bras, l'emmenèrent près de là, chez l'un d'eux: ils lui prodiguèrent tous les soins qui furent en leur pouvoir; puis, grâce à sa constitution athlétique, il en fut quitte pour quelques contusions, et, dans un état encore voisin de l'ivresse, il reprit le chemin de sa maison.

Nous allons, pour quelques instans, quitter Pierre et le faubourg du Temple pour nous transporter à la place de Grève, dans la soirée du mardi-gras, vers minuit. Le silence et l'obscurité régnaient sur les quais; on ne voyait que la sombre silhouette de l'Hôtel-de-Ville, ou son cadran illuminé, et l'on n'entendait que le bruit régulier et monotone des pas du factionnaire; le côté de la place vers la rue du Mouton se confondait dans les ténèbres avec la masse noire et compacte du ciel; une seule lumière, pâle et incertaine, brillait à une fenêtre des mansardes, comme une étoile de mort. Si quelque curieux passant eût eu en son pouvoir la magique béquille d'Asmodée, il eût vu dans cette mansarde des scènes bien différentes de celles que nous venons de décrire.

Dans une petite chambre où tout portait le cachet de la misère et des privations,



une jeune femme travaillait auprès d'une table à la lueur rougeâtre et enfumée d'une chandelle. Cette chétive créature ne levait ses yeux de dessus son ouvrage que pour les porter successivement sur un lit où dormaient deux enfans de quatre à cinq ans, et sur un berceau où sommeillait un jeune enfant d'un an, dont le visage respirait quelque chose d'heureux et de calme qui semblait céleste. Sa mère paraissait en extase devant lui ; ensuite elle se remettait avec une nouvelle ardeur au travail : on eût dit que l'ange gardien de sa vie lui avait rendu le bonheur et l'énergie.

Toute la nuit se passa ainsi. Quand le jour se leva, Madeleine se mit à la fenêtre pour considérer la place de Grève qui commençait à se peupler. Une agitation extraordinaire succéda à l'air de résignation qu'elle avait montré toute la nuit, et à chaque instant la malheureuse allait sur l'escalier, écoutant le moindre bruit : c'est qu'elle attendait Pierre, Pierre qui la maltraitait, Pierre qui rudoyait ses enfans, Pierre, qu'en retour elle comblait d'égards et de prévenances.

L'anxiété de Madeleine augmentait à mesure que l'heure s'avancait ; ses enfans s'éveillèrent, elle les habilla avec autant de lenteur que de distraction. « Maman, allons-nous déjeuner ? — Tout-à-l'heure, mes enfans, il faut attendre votre père qui va rentrer ; et deux larmes roulèrent sur les joues décolorées de Madeleine : elle les effaça aussitôt.

..... L'heure s'avancait, et l'agitation de Madeleine augmentait. « Maman, nous avons bien faim ! — Mes enfans, voici votre père... qui va revenir bientôt. » L'angoisse de la pauvre mère dura ainsi jusqu'à dix heures du matin : elle n'osait avouer à ses enfans que leur père ne lui avait rien laissé, qu'elle n'avait pas un seul morceau de pain à leur donner ; elle n'osait leur dire que tout crédit leur était refusé partout ; et puis Madeleine était trop fière pour mendier.

Un homme se présenta brutalement à la porte, Madeleine baissa les yeux et Pierre entra.

Il promena un œil fauve et hagard sur tout ce qui l'environnait, et resta au milieu de la chambre, chancelant et silencieux.

Le silence ne fut interrompu que par les enfans qui crièrent : « Papa, papa, nous allons déjeuner, nous avons bien faim ! maman a voulu t'attendre. » Pierre lança un regard stupide sur Madeleine. « Servez donc ! pourquoi m'avoir attendu ? » Madeleine resta immobile et ne répondit rien.

« Servez donc ! cria Pierre. »

Leurs yeux se rencontrèrent, et, sans prononcer un seul mot, ces deux êtres se comprirent.

Pierre disparut, Madeleine tomba anéantie sur sa chaise, et les enfans étonnés demandèrent à manger.

Quand Madeleine sortit de son assoupissement, elle vit Pierre debout devant elle et déposant sur la table plusieurs pièces d'or, en disant : « Allez-nous chercher à déjeuner, nous avons faim. » Madeleine obéit, et Pierre s'assit lourdement. A peine Madeleine était-elle sortie qu'elle rentra effrayée. « Pierre, Pierre, sauve-toi ! » et elle tomba. Au même moment, un agent de police entra, suivi de plusieurs soldats. Pierre fut emmené ; le propriétaire survint bientôt, s'empara de tout ce qui constituait le pauvre mobilier de Madeleine, enjoignant de sortir dans le plus court délai à la voleuse et à ses petits !

SAINT-MAKER.



## Chronique.

Les fêtes sont peu nombreuses cet hiver, la saison des plaisirs s'écoule rapidement et paisiblement; paisiblement est le mot, car depuis long-temps on n'avait vu pareille apathie carnavalesque; l'hiver dernier l'on pouvait à peine être au courant des bals, des soirées, des concerts, des réunions de toute espèce : l'impulsion était telle et l'habitude du plaisir si enracinée, qu'au printemps on avait innové les *déjeuners dansans*. On se rappelle encore les fêtes pompeuses de M. de Broglie, de lord Granville et de M. Thiers; les piquantes soirées de l'hôtel Castellane et les grands concerts de M. d'Appony; cette année, nous ne comptons guère encore que deux bals aux Tuileries, et çà et là quelques brillantes réunions clair-semées au faubourg Saint-Germain, et dans la chaussée d'Antin. Dans cette classe il faut ranger le dernier bal donné à l'ambassade d'Autriche; les soirées de M<sup>me</sup> la baronne d'O....., et les concerts de M<sup>me</sup> la comtesse M....., qui, cet hiver comme les précédens, conservent leur vogue et rassemblent une société aussi nombreuse que distinguée.

Puisque nous en sommes sur les concerts et sur la musique, c'est un à propos que de parler du Conservatoire, le sanctuaire de l'art. Il y a quinze jours que ses belles réunions ont commencé, et tout porte à croire que le dilettantisme établira encore là son quartier-général; aussi regarde-t-on comme privilégiés ceux qui peuvent trouver place dans la petite salle des menus-plaisirs : Beethoven, Haydn, Mozart et Méhul ont fait tous les frais; faut-il l'avouer, ce n'est plus que là qu'on entend ces magnifiques chefs-d'œuvre de l'ancienne école musicale. Les accords de Gluck et de Piccini ne résonnent plus que là; la scène de l'opéra leur est interdite, la *Vestale* n'a fait que quelques rares apparitions, et elle a suscité un piteux enthousiasme; *don Juan*, ce chef-d'œuvre du Raphaël de la musique, a eu besoin du secours d'une mise en scène splendide pour plaire aux habitués de la rue Lepelletier, accoutumés aux pompes théâtrales de la *Juive*, de *Robert*, et des *Huguenots*; quand donc en reviendrons-nous à entendre les admirables harmonies d'*Idoménée*, d'*Iphigénie en Tauride*, de *Joseph*, et d'*OEdipe à Colonne*.

Pour en revenir à ce que nous disions tout-à-l'heure sur les plaisirs de l'hiver, on ne sait à quoi attribuer cette froideur et ces mœurs puritaines : les uns veulent y voir des démonstrations politiques, et s'appuient sur des considérations d'étiquette; les autres ne trouvent en cela qu'une des fantaisies bizarres de la mode, un des inexplicables caprices du moment; on se demande sottement *pourquoi* l'on est allé jusqu'à accuser la *grippe*!

Cette terrible maladie, que nous appelons en France la *grippe*, est la même qui a commencé à Naples et y a reçu, en 1702, le nom qu'elle porte, *influenza*; cette *influence* a fait son tour d'Europe : les rois de Suède et de Danemarck, ces deux doyens de la monarchie européenne, ont payé tribut à l'épidémie; mais, moins pacifique en Angleterre, elle y a pris un caractère de maladie mortelle : en ce moment, ses ravages sont immenses à Londres; plusieurs officiers supérieurs de la garnison de Paris en ont été attaqués; on cite encore les envoyés de Suède et de Saxe, et M<sup>me</sup> la princesse de Liéven.

Mais voici une aventure toute romanesque, une aventure d'un autre siècle, car les princes amoureux, faisant le métier de Juif errant sont passés de mode et ne se voient plus guère qu'en lithographie et dans le vieux répertoire du Gymnase-Dramatique; cependant il ne s'agit ici de rien moins que du grand-duc Michel, le frère du czar Nicolas, autocrate de toutes les Russies. En ce moment il traverse la Suisse sous le nom de *comte Romanoff*; il court



amoureusement, à travers les pics et les glaçons, après une des dames d'honneur de sa femme; la charmante personne, qui ne partage pas du tout la passion du prince, fuit, et le grand-duc court..... court encore.

On parle beaucoup de beaux-arts dans les salons, on s'occupe de la représentation prochaine de *Stradella*; quelques indiscretions ont été commises, et, s'il faut en croire certains bruits, plusieurs morceaux ont déjà été entendus et ont été couverts d'applaudissemens universels. On fait aussi maintes conjectures sur l'exposition de cette année: on vante déjà un grand tableau de M. Mauzaisse, ainsi qu'un Paul Delaroche, *la mort de lord Strafford*; nous conseillons à ces *chauffeurs* prématurés, d'aller voir la satire dramatique que M. Scribe vient d'adresser aux *camarades*. Des éloges donnés avec plus de justice et d'impartialité sont les suffrages que tous ceux qui ont vu les travaux de la chambre des députés, ont adressés à leur auteur, M. Eugène Delacroix; quant au musée de Versailles, on se lasse d'en parler, et on n'en dit plus qu'une chose..... il n'ouvrira donc jamais!

WINDER-BERG.

## Revue Littéraire.

La pauvre littérature s'en va, boiteuse d'un pied, dans le temps où nous sommes. Nul ne fait rien pour elle; à cause d'elle, dit-on, la librairie se ruine de jour en jour; les feuilletons lui arrachent les derniers lambeaux de son manteau de reine: tout le monde l'attaque, la secoue, l'étouffe; M. Scribe lui-même lui porte un coup suprême en lui écrivant au front le mot de *camaraderie*; mais la littérature, j'entends par là les livres, les romans nouveaux, se relèvera de tant d'atteintes, bien qu'elle ne proteste maintenant que par son silence.

Il est certain que rarement on a vu pa-

reille disette d'œuvres bien remarquables; que jamais, par une saison d'hiver, les plumes fortes, laborieuses, ne se sont autant reposées. Ces six dernières années ont-elles donc été, dans le bruit qu'elles ont fait, dans le mouvement qu'elles ont causé, si mortelles à l'intelligence, si fatigantes pour l'esprit, qu'à présent il faille se retremper à l'abri du *far niente*? Que devient Victor Hugo? un voyageur dans le pays le plus connu et le moins poétique du monde; Dumas se suicide en feuilletons d'un mérite équivoque; Delatouche disparaît au milieu de son cercle admiratif de vieilles femmes; Ch. Nodier est toujours le bon Nodier, mais il se prive d'écrire; rien de Balzac, rien de Gozlan, de Sue. D'une autre part, voilà madame Sand qui, dit-on, se convertit; grâce aux conseils intimes d'un ex-ultramontain, devenu républicain quoique resté prêtre, elle aspire à la retraite; elle n'y chantera plus surtout les douceurs du vin comme dans certaine lettre déraisonnable d'un *Voyageur* dont s'est, le mois passé, pauvrement enrichie la *Revue des Deux-Mondes*.

Mais récusons-nous: il a paru un livre charmant, un livre qui....! Ici nous nous arrêtons, et, malgré nous, certain incident grotesque de la *Camaraderie* nous revient en mémoire: c'est l'annonce de son dernier ouvrage rédigé, publié par les soins même d'un auteur, du comte de Montlucar, et où il dit: « Si jamais l'étincelle du génie a » traversé l'immensité, c'est quand M. un » tel a lancé son beau volume de... » Qu'on ne suspecte pas notre sincérité au moment où nous voulons parler de *Madame de Mably*, par M. de Saint-Valry\*. Voici l'histoire de ce livre. Le héros est un homme du monde et de cœur, un artiste, un penseur, un être enfin qui sent et qui souffre. Un malheureux amour l'a éloigné de la vie réelle, il s'est jeté dans une chartreuse: de cette retraite, comme du haut d'un observatoire, il examine le passé, en dessine les

\* 1 Vol. in-8°, chez Spachmann.



contours, en avive les couleurs, et assiste en témoin à toutes ses épreuves d'autrefois. Ce cadre charmant a fourni à l'auteur l'occasion de pénétrer profondément dans la société et d'en offrir de nombreux tableaux peints avec une plume délicate; peut-être même M. de Saint-Valry a-t-il trop découvert le secret de ses intimités, tant sa toile contient de portraits; or les figures particulières ne donnent jamais autant de grandeur à l'ensemble; et puis il est d'un dangereux exemple de prendre ainsi la silhouette de ses amis : c'est effrayer l'amitié et la mettre dans la nécessité de poser, de se draper constamment. Gardez les intimités pour les chapitres du cœur, et ces chapitres-là, ne les écrivez jamais.

Vous avez sans doute entendu parler souventes fois de la dame auteur de *Valida*, ce plaidoyer atroce en faveur des mœurs apparentes du monde. La même main a taillé dernièrement la *Pierre de touche*\*, et y a surtout gravé les mêmes traits. De quel crime sommes-nous coupables envers les femmes scribomanes pour que, sans plus de pitié, elles nous attachent à un pilori moral, nous autres hommes ? Il ne s'agit ici de rien moins que d'un certain Amédée Laurent, un misérable digne de la corde, qui, après avoir été arraché à la détresse, au suicide même, par une grande dame, la ruine, la déshonore, et, en dernière analyse, l'expédie pour un monde meilleur.

C'est, on le voit, une peinture atroce que ne rachètent même pas bien des beautés de détail, un style nerveux et élégant et un rare bonheur d'expressions.

Pour nous purifier l'esprit, penchons-nous vers une âme de poète, qui nous dira les *Rêves d'une Jeune Fille*\*\*. C'est M<sup>lle</sup> Elise Moreau : son vers bien trempé, doux, flexible ; sa pensée modeste, son image timide, réconcilieraient l'auditeur le

plus prosaïque avec les suaves confidences de la muse. Figurez-vous que vous regardez au fond d'un ruisseau limpide, dont l'eau claire vous laisse voir les cailloux plats et la mousse bien verte.

D'ailleurs c'est un petit roman que la vie de M<sup>lle</sup> Moreau. Née au fond de la Vendée, dans un village obscur, c'est à elle-même, à elle seule, qu'elle a dû son talent. Un volume égaré des œuvres de Racine lui révéla sa vocation, et elle est venue à Paris, et, en arrivant, elle a rencontré le tombeau d'Élisa Mercœur... Puisse cette autre Élisa être plus heureuse que la première ! Puisse le gouffre de l'égoïsme moderne n'avoir pas réclamé à un égal titre ces deux existences, ces deux âmes jumelles, ces deux lyres !

ALFRED DESESSARTS.

## Théâtres.

Les deux grands événemens dramatiques sont le piteux accueil fait à *Malek-Adel* et l'enthousiasme qui va applaudir la *Camaraderie*. *Anna Bolena* a déjà reparu sur l'affiche des Bouffes, puis vont revenir *Othello*, *I Puritani*, la *Gazza*, etc., et quand MM. Robert et Severini voudront donner des nouveautés ils n'iront plus s'adresser à M. Costa et ils prendront un autre dessinateur que celui qui a inventé les burlesques accoutremens de Rubini et d'Ivanoff.

— L'*Évasion* a fait rire le public de la Gaité, lui a plu. C'est donc une réussite.

— Dans notre premier numéro, nous constaterons les succès galans du *Chevalier* ou de la *Chevalière d'Éon* et le triomphe d'*Austerlitz*. A. T.

A ce Numéro sont jointes les planches 1322 et 1323.

\* 2 Vol., chez Levassieur.

\*\* 1 Vol. in-8°, chez Rolland.







5 Février 1837.

1324.

## Modes de Paris.

### *Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens, N.º 21, près le passage de l'Opéra.

Coiffure exécutée par M. Smal, palais royal, q.º Montpensier, g.º ornée de houblon, de M. Chagot, r. Richelieu, 81. Coiffure exécutée par M. Dubou, r. St. Honoré, ornée de pierres, de M. Bourguignon, passage de l'Opéra. Robe unique en tulle brodé et robe en velours piqué ornée en et des M. Lepetit Dacarc, r. Vivienne. Eventail des M. Deshayes, r. St. Louis, 11.